

Jean Malrieu

**L'INCONNU DU ROVE ET AUTRES PROSES
RETROUVÉES**

(1949-1975)

Jean Malrieu était d'abord poète, mais dès l'adolescence il eut une activité de prosateur qui fut abondante et variée (récits, chroniques, théâtre, etc.). À partir de 1951 il en confia quelques exemples aux revues : c'est ainsi que fut édité par *Europe* son roman *Avec armes et bagages*. Seules les *Lettres à Jean Ballard*, dispersées dans *Les Cahiers du Sud*, ont été rassemblées après sa mort. Les pages que voici, un choix dû à Pierre Dhainaut et d'où sont exclus les textes critiques (innombrables), n'ont rien à nos yeux de marginal : elles esquissent dans leur diversité même, selon la chronologie de leur publication, une sorte d'autobiographie ou d'autoportrait, elles rendent plus vive la présence de l'auteur de *Préface à l'amour* et du *Plus pauvre héritier*.

L'INCONNU DU ROVE

On a trouvé le corps d'un inconnu assassiné.
LES JOURNAUX.

Ma seule surprise fut de ne pas être surpris : j'avais passé la porte étroite sans savoir. Toute préoccupation cessant il n'y avait rien à attendre, donc rien à redouter. La mort ressemble au sommeil, dit-on. Je dormais donc à jamais, question de frontière franchie. Du lieu où je me trouvais c'était la vie qui m'apparaissait comme un rêve, Déjà mon contour s'effaçait derrière cette glace sans tain où, moi, sujet sans visage, reflétait un homme qui n'était plus moi.

Si vivre est une habitude, je n'avais plus d'habitude, ne sachant même pas depuis combien de temps j'étais mort. Ma montre que ma chute n'avait pas brisée avait continué sa course et le temps humain s'échappait de son cadran pendant que de ma blessure coulait mon sang. Je perdais tout avec indifférence. Cela ne me concernait plus.

Dès que j'ai eu reçu à bout portant le coup mortel, j'ai pensé que j'allais abîmer mon costume, m'écorcher les mains. L'acuité de la douleur anesthésie. C'était un mort qu'on poignardait. Sans forme, débordante, ma fatigue se répandait sur le sol et gagnait les herbes. La mort, mon double, m'avait trouvé exact au rendez-vous. Ma blessure devenait le centre du monde. Cloué au sol, ce point d'impact cristallisait le temps. Que d'inquiétude pour le passé. Quelle sagesse pour l'éternité.

C'est d'un point de vue particulièrement détaché que je peux considérer les mobiles qui m'ont conduit à cet état. Avec quelques mètres de terre sur le ventre, je n'aurais jamais cru avoir tant de profondeur. La mort est synonyme de pudeur. Celle que l'on épouse sur les lits m'a toujours paru spectaculaire. Combien ai-je préféré celle qui vous guette au coin du bois, à l'heure du crime. Mes plus beaux romans d'amour, je les ai bâtis sur la promesse d'un regard qui évoquait une victime : femme noyée, femme étranglée dans quelque chambre banale d'amour. N'étais-je pas de leur race ? L'hallucination aidant, j'arrivais parfois dans certains moments euphoriques à ne parler de moi que comme d'un inconnu, à tressaillir au son de ma voix, à m'imaginer dans quelque salon, une tasse de thé à la main, halé sur une berge nocturne par des visages penchés dangereusement sur le mien. C'est avec des pierres sur le ventre et de la terre dans la bouche que je racontais à la table d'hôte quelque histoire pour rire. Les poissons tournaient autour des lustres. Pour arriver jusqu'aux lèvres de Marthe, je n'en finissais pas de me libérer de ma tombe.

Certes ma vie fut absurde, je m'en rends compte douloureusement aujourd'hui. Pourquoi s'être donné tant de soucis pour en arriver là, puisque de toute manière, connaissant mon destin, je m'étais accordé à lui. Je n'avais pas assez de haine et d'amour : j'étais indifférent. Ça ne pouvait durer. Quand on se couche sur son ombre, à l'instant solennel, au soleil de l'ultime connaissance, on la couvre bien, mais bien malin qui dira que je fus cet homme inconsistant que la lumière traversait de part en part comme une flèche. J'ai vécu par le monde, transparent, transpercé, le cœur poignardé, n'ayant ni la force ni le désir d'arracher mon arme. Les jeux sont faits. Fini d'attendre et d'atteindre.

J'ai eu un nom, un corps, un domicile : des passeports pour la terre. Puisque j'étais

en visite, il fallait bien respecter les règles de bienséance. J'ai eu les vertus qu'on a bien voulu me prêter. Est-ce ma faute si j'étais si absent de moi-même que bien des gens qui m'ont rencontré ne m'ont pas vu ? Je n'attirais pas l'attention, n'ayant aucun parti à prendre. J'ai ri avec les uns, pleuré avec les autres des mêmes choses. La vie, c'est de l'énergie gâchée. Je connaissais tout par cœur sans jamais avoir appris. Je n'ai rien retenu non plus. J'ai simplement donné le nom d'Ahmed à l'assassin, histoire de donner un nom à ce qui ne peut en avoir. J'étais posthume. Ce fut la moindre de mes erreurs.

Ahmed, puisqu'Ahmed il y a, a fouillé ma veste, retourné mes poches, et je me suis laissé faire ayant depuis toujours consenti à tout. Il n'a rien trouvé dans mon portefeuille. J'avais à son intention démarqué mon linge, Il fallait que le vol fût inutile comme le crime. Ma dernière satisfaction fut de voler Ahmed de ses espérances. Je suis mort comme j'ai vécu : pour rien. De dépit, il m'a frappé du pied et a choisi pour m'écraser les pierres les plus lourdes. Puis il est parti soucieux de mettre un peu de distance entre nous deux. Alors j'ai entendu ses pas décroître sur la colline et je me suis accordé vers le silence. J'aurais voulu être si bien. Je n'avais pas convié Dieu à mon heure dernière. Pas de remords, plus de soucis d'immortalité. Etre une pierre parmi d'autres pierres.

Ma seconde surprise fut de ne pas arriver à m'oublier. Mes membres avaient beau avoir la rigidité de la pierre, la transformation, la mutation n'arrivaient pas à se faire. Et pourtant a-t-on rêvé cadavre plus docile. Il y avait en moi quelque chose qui n'arrivait pas à disparaître : quelque chose comme un bruit de pas qui ne pouvait se taire. Ce n'était pourtant pas mon cœur, enfin muet, mais calqué sur ses systoles et ses diastoles, un bruit de va-et-vient. Etait-ce le vide qui pénétrait mes artères ? Alors je m'aperçus que c'était autour de moi, dans moi, dans ma mémoire, dans l'avenir de ma mémoire, les bruits des pas qui emportaient Ahmed. Durant ma vie je les avais confondus avec les pas de mon cœur. Maintenant ils étaient seuls vivants et je les confondais avec eux. Etait-il vrai que je dusse vivre de la vie des autres ? Ahmed, le nom de mon destin, m'emportait dans sa mémoire. J'en aurais pleuré si les morts pouvaient pleurer.

Autant à mauvaise fortune faire bon visage, n'est-ce pas ? Que peut-il m'arriver si on me découvre ? Il se passera bien des jours avant que j'inquiète quelqu'un. La côte est déserte, Ahmed est discret. D'ailleurs Ahmed n'est qu'un prête-nom dont j'ai affublé le premier venu, pris à la terrasse d'un café, courant les rues comme un chien errant. Ahmed est un nom que pourrait porter le destin qui s'étonne de trouver au rendez-vous celui qu'il ne connaissait pas. De toute manière Ahmed est au passé. Je ne participe que si peu au monde...

Rêvons. Que faire désormais jusqu'à ce qu'il m'oublie ? Mes pensées sont les derniers rêves d'un homme mort. Quand j'ai vu luire dans la main d'Ahmed l'arme meurtrière et ses dents mordre ses lèvres, je n'ai pas eu le temps de suspendre son geste. Que de choses avons-nous à nous dire ! J'ai tout loisir de regretter maintenant de ne pas l'avoir connu. Son père, sa mère m'intéressent : son enfance, ses illusions, ses larmes. J'aurais voulu lui dire « Que t'ai-je fait pour que tu me tues ? Dis-moi ce que tu aimes, ce que tu hais ». Comme il est difficile de faire la mort, bien plus difficile que de faire l'amour.

Ecoutons le silence. Tout à l'heure il y avait une voile sur la mer et un train passait sur le viaduc. Après ma mort, le train a continué sa course. La voile est entrée au port. Sur

la rive du silence où je m'étends je peux tout entendre. Mon silence a la forme du rocher qui m'écrase, quartz translucide qui laisse passer des sons qui ne m'atteignent plus. Les bruits sont des parasites au concert de l'inaudible auquel mon oreille est toujours restée accordée. J'ai rêvé du silence de l'amour. On devrait mesurer l'homme au silence qui l'habite. Plus l'amour fait de bruit, plus il est futile. Je rêve d'amour parce que j'ai toujours aimé l'absolu.

Ah, pourquoi faut-il qu'il y ait toujours ces pas sur mon silence ? Vous qui écoutez ce bruit épouvantable que fait la tombe, vous à qui je m'adresse, savez-vous un moyen quelconque pour me libérer ? Je vous ai dit son nom, vous le reconnaîtrez sans peine. Ahmed, c'est celui qui traîne un mort comme son ombre. Allez le trouver, je vous en prie, et dites-lui qu'il fasse en sorte qu'il m'oublie. Si c'est un pardon qu'il sollicite, accordez-lui ce qu'il demande. La victime demande pardon à son assassin. Qu'il s'en aille. Le bruit de ses pas est mon remords. Ahmed, de grâce, ne m'imagine pas si fort. Je souffre quand tu t'éveilles. Laisse-moi seul. J'ai bien mérité mon repos et ta grâce. Mon cœur est une pierre qui attendrait ton cœur.

C'est lui qui dort, je l'éveille. C'est lui qui m'oublie, je forge sa chaîne. Lequel des deux est un prisonnier ? C'est un beau cheval qui caracole dans la ville, mais à chaque tour du manège, sa longe diminue. Si nous pouvions couper la corde, lequel des deux serait plus libre ? La mort est-elle une autre naissance, comme on dit ? C'est ce cordon ombilical qui nous relie. Il y a donc de quoi dans la vie réveiller les morts ? Pourquoi ne suis-je pas vivant puisque j'ai toutes les souffrances de la vie sans avoir les organes pour les supporter ? C'est toute ma vie qui remonte à sa surface. Je ne suis pas assez caché. Mettez des pierres et des pierres. Danse, Ahmed, sur ma tombe. Foule-moi aux pieds en m'injuriant. Tu m'as donc trop aimé en me tuant ?

Eloignez les femmes, ce n'est pas un beau spectacle qu'un homme qui ne peut pas pleurer. Pourquoi es-tu venue, Marthe ? Je ne t'avais pas dit de venir. Je ne t'ai jamais aimée. Je n'ai jamais aimé mon père, ni ma mère. J'ai craché sur la société, fait le vide autour de moi. Pourquoi faut-il que toute la ville s'asseye sur ma tombe.

– Je n'ai pu y tenir, dit Ahmed. J'en perdais le boire et le manger. La nuit, je rêvais de rêves qui ne m'appartenaient pas. J'avoue tout ce qu'on voudra.

– Ce fut un crime épouvantable, dit une âme charitable. Il faudra faire venir un prêtre et ensevelir avec décence la victime.

Moi, je ne pouvais parler depuis longtemps. Qu'aurais-je dit ? Ma punition était le silence. Je l'avais choisie. Mon enfer c'était l'amour qu'on me portait. J'étais le bien-aimé à travers les siècles.

Février 1949.

(publié dans *Les Cahiers du Sud*, n°306, 1951)